

Le 25 octobre 732, Charles Martel nous sauvait de la barbarie islamique

écrit par Frejusien | 25 octobre 2017

La date n'est pas absolument certaine, la seule certitude est que c'était un samedi et que c'était en octobre, certains défendent même la date du samedi 17 octobre 733 ! Mais la certitude est que cela mit fin à l'expansion arabo-musulmane vers le nord !

On doit une reconnaissance éternelle à CHARLES MARTEL, le courageux, le brave, le franc, qui nous a sauvés de la ruine et de la barbarie islamique.

En tant que patriotes, en butte à l'invasion islamique, on devrait instituer un jour de commémoration de cette glorieuse bataille et une statue qui glorifierait le DÉFENSEUR de l'humanité.

Je dis l'humanité, en ce sens que l'islam en est la destruction pure et simple, l'islam détruit tout ce qu'il y a d'humain en nous. Pour preuve, les derniers assassinats commis ces dernières années par la secte maudite et satanique, la secte laveuse de cerveaux, la secte conditionneuse aux crimes les plus abjectes, la secte qui transforme un humain en machine tueuse

Complément de Jean Lafitte

En faisant le ménage sur mon Mac, je retrouve le texte ci-dessous, que j'ai depuis juillet 2012. C'est de l'histoire romancée, l'auteur ne s'en cache pas, mais c'est si bien écrit et l'évocation est si parlante que je ne résiste pas à l'envie de le partager avec vous, amis lecteurs de Résistance républicaine.

Déjà le pays se montre ravagé par les Sarrazins. Ces infidèles ont parcouru la Gaule romaine en tous sens. On les a vus à Châlons-sur-Saône, à Lyon, même à Sens ; ces hordes de barbares dévastent à présent Poitiers. Puis- se le maire les atteindre bientôt ! puisse-t-il délivrer tant de jeunes filles et de jeunes garçons menés en captivité ! Les Maures veulent leur faire embrasser leur culte abominable !

Quels sont ces cavaliers d'un costume bizarre, aperçus au faite d'une colline ? Ils s'éloignent avec précipitation. Quelques leudes burgondes reconnaissent en eux des vedettes sarrazines. Cependant l'armée arrive sur le plateau. A peine jette-elle les yeux au-delà, ô spectacle ! jamais camp n'offrit un pareil coup d'œil : toute une nation est là.

Des cymbales aux sons d'airain résonnent à coups pressés ; les triangles retentissans, les tambours chargés de clochettes, tout cela forme une harmonie qui fait dresser tous les Maures. A l'aspect des Francs, ils courent à leurs coursiers, qui sont si richement caparaçonnés qu'ils brillent d'or et de pierreries, et échangent des rayons avec le soleil. Les barbares ! cet or, ces pierreries, se disent les chrétiens, ce sont les dépouilles des saints temples du Seigneur.

Il est, vers le centre du camp, des multitudes sans armes : ce sont les esclaves, les eunuques, les captifs des émirs. Ces pavillons de soie qui jouent avec la lumière comme le cou de la colombe, recèlent les odalisques. Combien de Gothes aux blonds cheveux, de Frankes au teint blanc, peuplent ces retraites de volupté ! Et peut-être, se dit Karll, vont-elles abandonner la foi de leurs pères pour celle des Africains, comme la trop faible Numérance, fille d'Ods. Le duc d'Aquitaine l'avait donnée en mariage à Mugnoz : celui-ci vaincu, sa femme tomba entre les mains d'Abd-al-Rahman, qui, frappé de la beauté de cette belle Wisi-Gothe, l'envoya au kalife de Damas, à Hacchan, dont elle est devenue la favorite. Un autre souci trouble Karll : il appréhende que, dans le cas où ces barbares fuiraient devant ses Francs, ils ne massacrent les enfans et les femmes en captivité dans leurs tentes. Il réfléchit sur ses deux mains, puis il ordonne au plus hardi de ses leudes, à Sighe-Berth, d'aller, pour traiter du rachat des captifs, en ambassade vers le miramolín 1.

[...]

A peine le vent frais de l'aube se jouait-il dans les arbres, que les Francs et les Germains lacent leurs courroies autour de leurs jambes, endossent leurs peaux de bêtes ; ils peignent leurs cheveux avec du beurre fondu. La hache à la ceinture, le hang d'une main, le pavois de l'autre, voyez-les se former en ligne de bataille : la plaine est couverte de leurs tribus. Ici s'étendent des lignes ; là les Saliens se pelotonnent en coin pour enfoncer les lignes des Musulmans. Leurs voix rauques, qu'ils poussent dans la concavité de leurs pavois d'acier, rappellent aux Sarrazins leurs forfanteries de la veille. Ceux-ci, en effet, ne tardent pas à sortir de leurs retranchemens, quand ils ont fait leurs prières ; leur camp les vomit au bruit tumultueux de leurs cymbales et de leurs triangles sonores : ce qui, mêlé aux mugissemens des Francs, assourdissait tous les environs et portait la terreur jusqu'au ciel.

Les tribus de cheval, Zégris, Almoraves, Abencerages, s'étendent sur les ailes, volant comme des tourbillons sur de souples coursiers. Le gros des Musulmans se forme en trois lignes ; mais que de combattans ! ils étaient près de quatre cent mille. Aussi se promettaient-ils bien d'envelopper les Francs avec leur maire, et de n'en laisser pas échapper un seul ; mais ceux-ci, remplis de confiance, vont combattre sous le vaillant Karll ; de plus, les évêques qui étaient dans l'armée à la tête de leurs leudes, assurent avoir vu saint Nicolas descendu de l'azur céleste, et donnant de sa dextre la bénédiction aux fidèles soldats de Jésus-Christ.

On s'attaque. Les Francs, si redoutés par la manœuvre de l'angle aigu, enfoncent le centre des Sarrazins. Les cavaliers maures venaient à toute bride contre cette citadelle mouvante ; mais les hangs alongés leur opposaient de profondes moissons de fer ; vainement ils jouaient de leurs cimenterres ; ces piques, couvertes de fer dans toute la longueur du manche, résistaient pour la plupart au tranchant affilé des sabres ; au moment où ils croyaient enfoncer les Francs, les barbares étaient eux-mêmes assaillis par une contre-marche du triangle, renversés et foulés aux pieds, écrasés à coups de massue. Toute la matinée on combattit avec un avantage à peu près égal. Vers la sixième heure du jour, quand le soleil était au plus haut du ciel, Karll fit porter dans les rangs la chape de saint Martin, et en même temps il fit donner une réserve de cavaliers austrasiens et burgondes. Tout plia devant eux. Aussi loin que la vue s'étendait, les Sarrazins fuyaient en désordre, quand sur leurs derrières on entendit un grand bruit : c'était Ods. Le voilà avec ses Aquitains ; il arrive, il les prend en revers : plus de résistance. L'ennemi veut fuir dans ses retranchemens, mais le duc d'Aquitaine cerne ce passage : carnage épouvantable ! Karll se trouve partout, assénant de sa massue de fer aux pointes hérissées des coups qui brisaient armures et os. Ses exploits furent tels ce jour-là, que d'une voix unanime on lui donna le surnom de Martel quand on l'éleva sur le pavois.

Peu de musulmans parvinrent à se sauver. Ainsi furent détruits en France les ennemis de Dieu. Leur miramolín lui-même périt ce jour-là. On pénétra dans leur camp. Jamais tant de richesses n'avaient été la proie des Francs. Karll-Martel ordonna de mettre tout en commun, comme c'était l'usage ; le partage s'en fit équitablement, et chaque soldat y acquit de grands trésors.

Scipion MARIN.

L'ensemble à télécharger :

[Scipion Marin – Karl Martel à Poitiers 1836](#)